

Au mois de septembre prochain il y enra, croyons-nous, quatre ou cinq orphelins installés au nouvel orphelinat.

La messe se dit maintenant tous les dimanches dans la chapelle provisoire; dimanche dernier il y avait 68 assistants.—*Le Monde.*

Le bétail canadien.—L'honorable Ministre de l'Agriculture de la Puissance du Canada, vient de recevoir une communication de Sir Charles Tupper, concernant le commerce du bétail en Canada. La chambre des Communes, en Angleterre, vient d'adopter des résolutions prohibant l'importation du bétail provenant de tous les pays, à l'exception du Canada, de la Norvège, de la Suède et du Danemark. Cette précaution est prise pour éviter les maladies contagieuses.

Il n'y a pas de doute que ce changement va avoir l'effet d'augmenter l'exportation du bétail canadien et de favoriser notre commerce de ce côté. Il ne serait pas surprenant que ce commerce deviendrait, avant peu, un des plus considérables dans notre pays.

Il y a donc toutes raisons de croire que nos cultivateurs Canadiens devront bénéficier considérablement de cette nouvelle mesure; mais ils devront en profiter pour améliorer la race bovine, car ce sont les animaux de races et ceux qui sont améliorés qui auront le prix pour ce commerce.

Colonisation.—Il ne se passe guère de semaine sans qu'il arrive à M. le curé Labelle, des lettres de France et de Belgique demandant des renseignements sur nos cantons du Nord. Il n'y a pas que les paysans ou des personnes de la classe ouvrière qui désirent venir joindre nos colons, mais encore des personnages distingués dans l'industrie, le commerce et les finances. Il est certain que différents points de notre pays attireront l'attention des étrangers qui veulent trouver chez nous la stabilité dans les affaires, la paix et la véritable liberté.

Nous avons sous les yeux une lettre qui dénote, chez son auteur, une connaissance surprenante de notre pays. On y repasse, tour à tour, les avantages et les inconvénients de chacun de nos centres de colonisation, de Sherbrooke, de St Jérôme, du Saguenay, de Gaspé, de la Baie des Chaleurs, de Manitoba et même du Nouveau-Brunswick.

Tout cela doit nous encourager à travailler avec courage et espérance, malgré bien des difficultés, malgré le peu de ressources à la disposition des zélés de notre grande œuvre.—*Le Nord.*

CAUSERIE AGRICOLE

SAVOIR AGRICOLE; SAVOIR PRATIQUE; SAVOIR PHILOSOPHIQUE OU THÉORIQUE.

La science de l'agriculture est l'âme de l'expérience.—OLIVIER DE SÈRES.

Dans nos précédentes causeries, nous avons fait connaître à nos lecteurs les différents moyens à prendre pour diriger avantageusement une culture et les qualités que doit posséder un cultivateur pour en tirer profit. On a dû comprendre qu'il fallait plus que la pratique de la culture pour se rendre compte des bons résultats obtenus comme des pertes subies; on a pu se convaincre qu'il fallait joindre à la pratique une

constante observation, beaucoup de réflexion. Mais cette observation et cette réflexion sur des faits nouveaux qui se présentent chaque jour à nos yeux ne peuvent nous être profitables qu'en autant que le savoir agricole sera notre principal guide, c'est-à-dire que le savoir agricole puisse s'allier à la pratique.

Afin que l'on puisse davantage réfléchir sur ce point principal, nous croyons nécessaire d'emprunter à M. L. Gossin ce que ce savant agronome a écrit à ce sujet.

Pour s'occuper efficacement des intérêts de l'agriculture, à plus forte raison pour cultiver avec succès, il ne suffit pas d'une volonté bien assise; il faut posséder des connaissances solides et variées. En d'autres termes, le *savoir agricole* est le complément nécessaire du *vouloir agricole*.

L'habileté aux divers travaux de la ferme constitue le premier degré de ce savoir; partie *primaire* indispensable à tout cultivateur, même à celui qui opère sur une trop grande échelle pour pouvoir habituellement s'occuper d'autre chose que de la direction.

En effet, comme nous l'avons établi au sujet du travail salarié, loin de faire exception à l'axiome *qui ne sait agir ne sait diriger*, l'agriculture exige tout particulièrement, par suite de l'extrême variété de ses travaux, le coup d'œil rapide de l'homme du métier. De plus, on bien des cas rien ne peut remplacer l'intervention du chef, laquelle s'appliquant à l'instant même du besoin, prévient les négligences et les pertes comme la pincée d'étoupe introduite dans la carène du navire ferme la voie d'eau qui peu à peu le ferait couler à fond.

Sur la fin d'une moisson, par exemple, au moment où tous les signes d'un prochain orage se manifestent, la chaleur devenant insupportable, le travail devient languissant; eh bien que les gerbes, enlevées par le bras puissant du maître, volent sur le char; alors chacun se ranime; les voitures, qui arrivent à fond de train, sont chargées avec une merveilleuse promptitude. Surviennent les premières gouttes de pluie; mais déjà le dernier char orné du bouquet triomphal rentre dans la grange, au milieu des chants joyeux des moissonneurs.

Ce n'est pas tout. Le cultivateur doit savoir bien vendre et bien acheter, combiner les travaux entre eux, juger rapidement du temps et des distances. Il existe sur ces points, comme pour le travail manuel, une suite d'habitudes que l'exercice et l'expérience peuvent seuls donner. L'habitude n'est-elle pas nécessaire en tout et partout? Un notaire, par exemple, ne doit-il pas joindre aux connaissances théoriques de son état ce savoir d'habitude qu'on nomme la pratique des affaires? De même, sans le savoir d'habitude agricole, en d'autres termes, sans la *pratique agricole*, il ne saurait y avoir de culture judicieusement exécutée dans son ensemble.

C'est sur les champs paternels qu'on se forme le mieux à la pratique. L'enfant y travaille de lui-même avec une certaine satisfaction, en même temps que ses parents, pleins d'une sollicitude toute naturelle, proportionnent sa tâche à ses forces. Par là nous n'entendons pas dire qu'il soit rigoureusement indispensable de recevoir ces premières notions sur une ferme où l'on serait né; nous établissons seulement